

# Mostefa Ben Boulaïd,

Par Salah Ghoudjil



Dans quelques jours, nous commémorons l'anniversaire de la mort de Si Mostefa Ben Boulaïd. Cette date me ramène à des souvenirs enfouis dans ma mémoire et m'inspire quelques réflexions que je livre aux lecteurs pour que nul n'oublie les sacrifices d'hommes et de femmes exceptionnels, connus ou anonymes, morts pour que l'Algérie recouvre sa liberté et sa souveraineté.

N'ayant jamais abdiqué devant le fait colonial, la population algérienne, assoiffée de liberté, a vu sa vie ponctuée de révoltes et de soulèvements tout le long de la colonisation. Marginalisée, dépossédée de ses terres, subissant exactions, transfert et déportation, exécutions, brimades et humiliations, souffrant de toutes sortes de maladies qu'elle n'arrivait pas à soigner faute de moyens, victime des affres de la famine et de l'injustice, ses brèves périodes de silence n'étaient que les prémices de nouvelles rebellions. Il était donc dans le cours des choses, qu'on aboutisse fatalement un jour à l'embrasement général devant libérer une fois pour toutes le peuple algérien du joug colonial. Et ce fut le 1<sup>er</sup> Novembre 1954 !

Les Aurès, à l'instar des autres régions du pays, n'ont jamais accepté le fait accompli du colonialisme français. Périodiquement, et sans crier gare, la population se soulève et manifeste, sous des formes multiples et très souvent sanglantes, sa farouche opposition aux forces occupantes. L'histoire est jalonnée de dates retenues par la mémoire collective comme étant l'expression extrême de la manifestation de cette éternelle opposition.

Durant les années quarante, la majorité de la population algérienne était démunie de toutes ressources, surtout par manque d'emplois. A Batna, comme partout dans le pays, des chaînes interminables se formaient chaque jour devant les mairies en vue de s'inscrire au bureau des indigents afin d'obtenir quelques subsides pour nourrir leurs familles. Et comme un malheur ne vient jamais seul l'épidémie du typhus s'abattit sur la région faisant des ravages au sein de la population qui n'hésita pas à désigner le système colonial comme étant le véritable coupable et la prédisposa à passer à l'action armée.

Les événements du 8 mai 1945 vont préparer le grand et ultime soulèvement qu'avait prédit à juste titre le général français Raymond Duval. S'étant acquitté de sa mission de «pacification» que lui a confiée son gouvernement consistant à réprimer avec la plus grande fermeté les Algériens insurgés du 8 mai 1945, il a tenu à s'adresser aux autorités locales en ces termes prémonitoires : «Je vous ai donné la paix pour dix ans, si la France ne fait rien tout recommencera en pire et probablement de façon irrémédiable» ! Le général avait vu juste mais il n'a pas été entendu par les politiciens de son pays. Et ce fut le 1<sup>er</sup> novembre 1954 : dix ans effectivement après !

Il faut rappeler que durant les événements du 8 mai 1945, la population a été profondément choquée par la façon d'agir des colons français qui ont eu recours à leurs ouvriers (en majorité des prisonniers italiens et allemands) pour leur apporter main-forte dans la répression sauvage des Algériens. Il faut savoir en effet que durant la Seconde Guerre mondiale, quand les alliés se sont retrouvés en Tunisie, beaucoup de prisonniers allemands et italiens ont été envoyés en Algérie pour réaliser des travaux. Soit pour participer à la réalisation de la route de Tébessa et la rocade des Hauts-Plateaux (réalisée par les Américains et les Anglais pour éviter les axes routiers du nord) soit pour être répartis entre les colons comme ouvriers agricoles ou autres. Chaque colon en a reçu entre 5 et 10 Allemands ou Italiens.

A l'occasion de ces vêtements donc, ces anciens prisonniers ont été armés et ont participé activement aux côtés des forces coloniales à la répression sanglante des Algériens. Il était particulièrement choquant de se rappeler que les Algériens avaient combattu les Allemands et les Italiens pour aider la France et qu'à la première occasion, cette dernière armait ses ennemis d'hier pour réprimer des manifestants pacifiques dont les fils sont morts pour elle.

C'est dans cette ambiance qu'a vécu Mostefa Ben Boulaïd. Témoïn des souffrances de son peuple, il a commencé à militer dès son jeune

âge au sein du parti PPA-MTLD. A cette époque, on entendait beaucoup parler de lui. Personnellement je ne le connaissais pas encore mais mon frère Mohamed (tombé au champ d'honneur au mois d'août 1956) et son ami Mohamed Amouri (futur colonel de la Wilaya I, exécuté dans l'affaire dite du «complot des colonels») le connaissaient bien et assistaient aux réunions qu'il organisait. Il avait, disait-on dans mon entourage, une manière particulière de s'habiller : il portait toujours en guise de couvre-chef le fez oriental.

Fils de la tribu d'Ouled Takhrift du aârch Touaba, Mostefa Ben Boulaïd est né à Oued Labiod du village In Rkeb, dépendant d'Arris. Ses parents exploitaient une petite entreprise de meunerie à Afrih. Après un bref séjour en France (à Metz), il retourne au pays pour être incorporé dans le cadre du service militaire obligatoire. Rappelé pour être mobilisé pendant la Seconde Guerre mondiale, il est affecté à Khenchela, puis à Guelma où il est emprisonné pour activité politique (il incitait les soldats à se rebeller contre l'injustice coloniale). Libéré, il fit la campagne d'Italie et sera démobilisé avec le grade d'adjudant.

A son retour, il s'adonna à l'activité commerciale en vendant les tissus. Il sera élu à la tête d'une coopérative regroupant des commerçants en tissu. En même temps, il fructifie l'exploitation agricole héritée de son père, achète de nouveaux terrains agricoles et des moyens de transport urbain. Sur le plan de l'activité associative, il devient président d'une

***Les Aurès étaient avec Krim Belkacem, c'est-à-dire avec le FLN. Les Messalistes ne participaient pas à la Révolution dans les Aurès. Il fallait donc amener la Kabylie à soutenir en masse le FLN. Donc Mohamed Amouri, en compagnie de Ahmed Kada, Ali n'Mer et cheikh Youssef Yalaoui, alla rencontrer Krim Belkacem, Ouamrane et Amirouche.***

association religieuse qui a construit une mosquée et une école coranique à Arris. Sur le plan politique, il adhère au PPA grâce à Hadj Zerari Smaïhi, lui-même membre de la cellule du parti créée en 1943 par le militant exilé à Arris, Moheddine Bakouche El Annabi.

En 1948, il participe activement à la campagne électorale et se présente aux élections comme candidat du parti PPA-MTLD à Arris, qu'il remporte haut la main au premier tour. Convoqué par l'administration, il est sommé de démissionner du parti en échange de son accession à l'Assemblée algérienne. Devant son refus, l'administration trafique les résultats du deuxième tour pour qu'il ne passe pas. Bien que très déçu par ce comportement, il continua néanmoins à militer avec plus d'ardeur au sein du parti MTLD et sera réélu à trois reprises membre de son comité central.

Ici je me dois d'évoquer un événement se rapportant à Si Mostefa. En 1951-52, un certain bachagha, nommé Ben Salem Touati, caïd du douar Ichmoul, originaire de Laghouat, avait créé à Foug Elttoub, avec l'appui de la garde mobile, un réseau pour pourchasser «les bandits d'honneur» dans notre région tout en surveillant les militants et en particulier Si Mostefa devenu ennemi juré de l'administration française, parce qu'il a notamment appelé, après les répressions sanglantes d'août 1951 et mai 1952, à la création d'un front pour la défense et le respect des libertés (ce front sera constitué et composé de cheikh Larbi Tebessi, docteur Ben Khelil Abdessalem, Larbi Dmegh El Atrous et l'avocat Laïd Amrani). Ce bachagha fut chargé par l'administration d'éliminer Si Mostefa. Il confia la mission à un jeune de Khengat Lahdada, appelé Bouha ben Mbarek. Il lui donna une somme d'argent et un revolver avec la promesse de le marier après l'exécution du «contrat».

En allant repérer la maison de sa cible, Bouha se fait remarquer par les hommes de Si Mostefa. Averti sur-le-champ, ce dernier leur demanda de l'introduire chez lui en attendant qu'il les rejoigne. Quant il arriva et après avoir pris ensemble le café suivi d'un bon dîner, Bouha éclate en larmes. Interrogé par Si Mostefa, il lui avoua qu'il était chargé par le bachagha Touati de le tuer sans le connaître mais à

présent qu'il l'a connu et découvert qu'il s'agit d'un homme bon, il lui était devenu impossible de penser à remplir son contrat sachant que son père était menacé par le bachagha en cas où le fils ne remplissait pas sa mission. Si Mostefa le rassure et décide de le garder. En même temps, il s'arrange pour faire ramener le père et les envoie tous les deux au maquis loin des menaces du bachagha.

Ce jeune est devenu plus tard djoundi avec moi et c'est directement de lui que j'ai appris les détails de l'histoire. Il tomba au champ d'honneur lors d'un accrochage avec l'armée française. Quant au bachagha Touati, il devint proche collaborateur de Papon et jouait le rôle de son conseiller principal pour tout ce qui touchait les Aurès. Il avait élu domicile à «L'hôtel de Paris» à Constantine, chambre n° 10, et j'étais volontaire pour me charger de son élimination mais mon responsable Tahar Nouichi a refusé catégoriquement, parce qu'il craignait que je sois découvert aux barrages de contrôle toujours en possession d'une liste des personnes recherchées par l'armée et la police françaises.

Par la suite, Papon a muté le bachagha Touati à Bordeaux pour travailler au sein de la préfecture jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, date à laquelle il revint au pays pour s'installer à Laghouat. Quand, après l'indépendance, j'ai été nommé à la tête de cette sous-préfecture en 1964, j'ai retrouvé sa trace par hasard. En effet, un jour, étant à la recherche d'un terrain pour la réalisation d'un projet d'utilité publique, on m'a orienté vers un jardin abandonné.

En voulant connaître son propriétaire, j'apprend, sidéré, qu'il appartenait au bachagha Touati ! Il aurait regagné Laghouat, me dit-on, après «avoir "milité" au sein de la Révolution». Il disait qu'il travaillait sous les ordres de l'OC-FLN de la Fédération de France et délivrait, quand il était à la préfecture de Bordeaux, des passeports aux membres du FLN qu'on lui désignait ! Il serait intéressant de vérifier cette question auprès des frères membres du MALG et la confirmer par la consultation des archives ! Il faut savoir que de son vivant, Si Mostefa Ben Boulaïd avait décrété qu'on pouvait accueillir dans nos rangs d'ex-collaborateurs des autorités françaises qui se rallient à notre cause, à l'exception, avait-il précisé, du bachagha Touati.

Après cette digression, je reviens aux activités de Si Mostefa avant et après 1954. Dans les Aurès, l'organisation était parfaite et les secrets biens tenus. Ceci grâce au génie de Mostefa Ben Boulaïd. Il avait le sens de l'anticipation, de l'organisation et du sacrifice. Il était sincère et avait une perception claire et nette de l'avenir. Ses analyses pertinentes lui permettaient d'anticiper sur les événements. Ce sont ces qualités-là qui lui ont permis d'asseoir la Révolution sur des bases solides dans les Aurès. Ce sont ces mêmes qualités qui l'ont guidé déjà bien avant le déclenchement de l'action armée, c'est-à-dire à la création de l'Organisation Spéciale. Des cellules furent créées dans toutes les régions du pays, mais dans les Aurès, les cellules de l'OS prirent une plus grande ampleur grâce à Ben Boulaïd.

En effet, le relief montagneux et la situation géographique des Aurès (proximité des frontières avec la Tunisie et la Libye) ont permis l'acheminement à dos de chameaux de beaucoup d'armes abandonnées en Libye par les alliés à la fin de la Seconde Guerre mondiale et son stockage dans la région, réputée pour ses montagnes escarpées et ses grottes inaccessibles. Mostefa Ben Boulaïd a donné à l'OS dans les Aurès le niveau exigé : elle était en mesure de déclencher la lute armée à tout moment. Quand l'OS fut découverte et démantelée, le comité centrale du PPA-MTLD avait pris la décision de la geler de crainte de la dissolution du parti. Seuls deux ou trois membres

du comité central s'y étaient opposés, dont Mostefa Ben Boulaïd. De ce fait, et sur sa décision, les structures de l'OS dans les Aurès n'ont pas été gelées malgré l'intervention du secrétaire général, Hocine Lahoual. Cela a permis, entre autres, aux militants fuyant les régions où l'OS était démantelée de trouver refuge dans les Aurès. Beaucoup de responsables ont été pris en charge longtemps par Mostefa Ben Boulaïd, à l'exemple de Zighout Youcef, Lakhdar Bentobel, Amar Benaouda, Rabah Bitat et beaucoup d'autres à qui Mostefa Ben Boulaïd a facilité le passage vers la Tunisie ou la Libye, à l'exemple de Hocine Aït-Ahmed.

Enfin, Mostefa Ben Boulaïd avait décidé, moins de trois mois après le 1<sup>er</sup> novembre 1954, d'aller à Tripoli, en Libye, pour s'y procurer des armes supplémentaires, les besoins en armes se faisant de plus en plus ressentir en raison de l'augmentation croissante du nombre des moudjahidine. Il devait à cette occasion y rencontrer Ahmed Ben Bella (responsable de la logistique). Son absence devant durer d'un à deux mois, il avait confié l'intérim du commandement de la zone à Chihani Bachir.

Le 25 janvier 1955, il se met en route avec son compagnon Amor Mestiri sous la protection d'une escorte dirigée par Abdelwaheb Othmani, escorte qu'il laisse repartir deux jours après en lui fixant rendez-vous fin mars. J'ai rendu une dernière visite à Si Amor Mestiri chez lui, à Alger, avant sa mort, et nous avons de nouveau évoqué les détails de leur périple. A cette occasion, il me parla de la première visite qu'il a effectuée avec Si Mostefa en Libye trois à quatre mois avant le déclenchement de la Révolution, visite au cours de laquelle Si Mostefa avait rencontré Ahmed Ben Bella qu'il avait accompagné au Caire pour des entretiens avec des responsables égyptiens (cet épisode ignoré jusque-là a été confirmé par Amor Mestiri lui-même lors d'une émission télévisée diffusée avant sa mort).

En cours de route vers la Libye, Si Mostefa accepte la proposition d'un volontaire de Negrine, nommé Brik Amar El-Bouksi, qui connaissait la zone frontalière, à se joindre à eux pour leur servir de guide. Parcourant une région aride, ils finissent, très fatigués, par rentrer en territoire tunisien où les accueille à Redief pendant trois jours un militant nemouchi, résidant en Tunisie, que Si Mostefa connaissait du temps de l'Organisation Spéciale, ce après quoi ils continuent leur chemin vers Gafsa puis Gabès en vue de rejoindre la ville de Ben Guerane (qui fait la une ces jours-ci), ville située à une trentaine de kilomètres de la frontière libyenne. Dans le car desservant la ligne Gabès-Ben Guerane, il est repéré par un supplétif des forces françaises qui était du même voyage. A la descente, le supplétif voulut l'arrêter à proximité du poste de gendarmerie en le menaçant de son arme. Pour se défendre, Si Mostefa, plus prompt, l'abat en lui tirant deux balles (il était connu pour être un fin tireur) et prend la fuite avec son compagnon en direction de la frontière libyenne. Suivant les traces des deux fugitifs sur le sable, les meharistes de l'armée française, lancés à leurs trousses, finissent par les rattraper à quarante mètres de la frontière (d'après l'acte d'accusation des forces armées françaises stationnées à Tunis). Si Mostefa est grièvement blessé par des coups de crosse de fusil sur le visage qui lui ont cassé le nez. C'était le 11 février 1955.